

—Tiens ! vous arrivez seul ? demanda-t-il à Gilbert en lui serrant cordialement la main.

—Oui, mon père, dit Viviane, voyant que Gilbert n'allait pas savoir mentir ; j'ai aperçu M. Morel qui se morfondait sur la route et je l'ai fait entrer.

L'amiral fronça un peu les sourcils, mais pour un motif que ne devina pas Gilbert. Et le pauvre lieutenant, croyant que son tête-à-tête avait été surpris, perdait absolument contenance.

L'amiral lui redonna son calme en demandant des renseignements sur les exercices de tir qui avaient été faits, dès le matin, à bord de la flotte. Et, durant quelques minutes, ils s'entretenirent de la façon la plus amicale de choses maritimes.

Puis, brusquement, avec un sentiment assez net d'irritation, l'amiral, interrogea :

—Vous n'êtes donc pas venu par la même baignoire que Philippe ?

—Pardon, Monsieur, répondit Gilbert, rougissant comme une fille ; mais il était chargé, je crois, de quelque commission importante à terre...

L'amiral haussa les épaules :

—Et il vous a planté là, en touchant le quai. Je les connais, ses commissions importantes !... Allons, à tout à l'heure ! Mlle de Montmoran va vous conduire à la maison, puisque son frère s'occupe si peu de ses hôtes ; moi, je vais au-devant du contre-amiral.

Il s'éloigna d'un pas agité, laissant Viviane et Gilbert tout interloqués.

—Je suis tout désolé, balbutia Gilbert, d'être la cause involontaire de ce mouvement d'humeur de M. de Montmoran contre Philippe...

—Oh ! dit Viviane, en hochant la tête, ne vous reprochez rien : vous ne sauriez être responsable des petites légèretés de Philippe.

—Voyez, j'aurais peut-être mieux fait de me morfondre sur ma route.

—Regrettez-vous mon intervention ? prononça-t-elle avec une délicate coquetterie.

Il répondit par un regard passionné, et ils se dirigèrent vers la villa.

L'amiral descendait furieusement vers la ville, et son regard, toujours jeune, furetait sur toutes les routes, sur les chemins bordés de roses.

Et il bougonnait, avec des gestes heurtés :

—Je les connais, ses commissions importantes !... Mais palsambleu, il est temps que je mette ordre à tout cela.

## VI — LA COLÈRE D'UN HONNÊTE HOMME

Si l'amiral s'abandonnait à sa colère, c'est qu'il venait de découvrir, après tout le monde dans sa maison, une chose qui, depuis quelques années, lui crevait les yeux.

La baronne de Kernizan voulait par Philippe entrer dans sa famille.

A peine s'était-elle arrêtée à l'objection si naturelle que présentait la différence d'âge entre elle et Philippe ; ne se sentait-elle pas toujours jeune ? Quelqu'un osait-il lui donner plus de trente ans ?

Les soins méticuleux dont elle s'entourait, la précaution qu'elle prenait, depuis une vingtaine d'années, de vivre l'été à la mer, bien retirée des agitations mondaines, ne l'engageaient-ils pas à croire qu'elle n'avait vieilli que de six mois par an ?

Elle se sentait et, réellement, elle était restée une femme vraiment jeune.

L'expédition du Tonkin avait singulièrement favorisé ses projets. Loin des séductions parisiennes, Philippe, durant cette longue période, n'avait reçu d'autres paroles d'affection que celles que lui prodiguait la baronne dans sa correspondance. Ils avaient perpétuellement vécu dans une même communion d'idées.

L'enthousiasme avec lequel Philippe fut ensuite reçu dans les salons parisiens fit craindre un moment à son amie qu'il ne lui échappât. Mais cet enthousiasme était surtout causé par la gloire naissante de Philippe. Et la baronne s'aperçut bientôt, avec une joie égoïste, que les jeunes filles ne rangeaient plus le capitaine de frégate parmi les jeunes hommes, mais parmi les hommes.

Le Tonkin l'avait fatigué. Son teint d'un si joli ton mat avait légèrement jauni, et sa joue droite gardait encore la cicatrice du coup de feu reçu à Fou-Tchéou.

La gloire ne va pas sans inconvénients.

Philippe éprouva quelques déceptions : il n'était plus aussi complètement le joli homme d'autrefois ; et il avait la petite faiblesse d'en éprouver de l'humiliation. Il était au point voulu pour se laisser entièrement englober par les jolies manœuvres de la baronne.

La proie était prête.

Ce matin-là, habillée comme une jeune fille, le visage empourpré par sa course en voiture, elle semblait toute fraîche à Philippe.

Ils gagnèrent assez vivement, par des chemins, le coteau sur lequel était située la villa des Anémones. Et au moment où ils allaient le gravir, ils aperçurent l'amiral de Montmoran et le commandant en chef de l'escadre qui montaient lentement.

Philippe sauta de la voiture.

—Je passe devant, dit la baronne.

Elle cingla son petit cheval, qui se lança vigoureusement sur la montée. Comme elle approchait de M. de Montmoran, la baronne ralentit l'allure de sa bête.

—Je viens de rencontrer Philippe à une centaine de mètres en arrière, dit-elle.

Et, ayant bien gentiment souri aux deux marins, elle repartit.

M. de Montmoran, suffoqué par cette belle audace, s'arrêta, en s'appuyant sur sa canne ; puis, comme son compagnon lui jetait un regard étonné, il s'excusa :

—Cette chaleur m'accable toujours quand je remonte le coteau.

Philippe, pressant le pas, les rejoignit au moment où ils repartaient.

L'amiral lui serra bien affectueusement la main, comme toujours : il s'était décidé à ne rien brusquer et surtout à ne rien faire avant d'avoir consulté sa femme.

Bientôt, la famille de Montmoran et ses invités étaient réunis dans la salle à manger de la villa, autour d'une table couverte de fleurs.

De rems en temps, la baronne fixait sur l'amiral un regard angélique.

Le repas et l'après-midi s'écoulèrent d'une façon indifférente : la présence du commandant de l'escadre apportait une sorte de gêne. Et, d'ailleurs, tous les convives, à part Mme de Montmoran, étaient trop préoccupés pour animer une conversation.

À la fin du jour, on reconduisit le contre-amiral et les deux officiers au port de Cannes.

Puis, tandis que la baronne de Kernizan prenait les devants avec Viviane et Madeleine, pour regagner la villa, Mme de Montmoran, s'appuyant un peu lourdement sur le bras de son mari, demandait :

—Qu'avez-vous donc, mon ami ? Vous êtes tout soucieux aujourd'hui.

Il ne s'attendait pas à une explication si proche, et il demeura quelques minutes sans répondre ; cela lui répugnait de dire du mal d'une femme, et d'une femme que malgré ses allures évaporées, il s'était habitué à respecter.

Cependant, il répondit, mais seulement au bout de quelques minutes.

—Ce que j'ai, ma chère ?... Voilà qui est délicat à vous expliquer... Oui, je suis soucieux, irrité même... Voyons... n'avez-vous rien remarqué dans la conduite de notre fils.

—De notre Philippe ?

Mme de Montmoran avait compris aussitôt, mais elle faisait la naïve.

—Rien, je serai brutalement franc, selon ma coutume : Il fait la cour à Héloïse.

—Oh ! pouvez-vous croire une chose semblable, mon ami ?

Et Mme de Montmoran semblait si simplement étonnée que son mari douta un instant de ce qu'il avait surpris le matin.

—Mais, voici ce que j'ai vu, ma chère ! s'écria-t-il.

Et il conta le résultat de ses observations.

—Vous devez vous tromper, lui répétait doucement sa femme à chaque phrase, je vous assure que vous devez vous tromper.

Elle conjurait l'orage et se promettait de prendre ses précautions pour qu'il ne se formât plus de nouveau.

Elle disait :

—Je vous l'affirme et je me charge de tout remettre en ordre... Ne vous en mêlez pas, je vous en prie ; les hommes n'entendent rien à ces sortes de choses...

—Ma chère amie, je vous laisse juger.

Il ne demandait pas mieux que de ne pas s'en mêler.

Pourvu que cela cesso immédiatement et que la baronne ne prolonge pas son séjour à Cannes.

—Fiez-vous en à moi, mon ami.

Pendant toute la soirée, l'amiral fut très heureux : il s'en était fié à sa femme et cela le rassurait.

—Elle va tout arranger.

Mais, au moment où il allait se reposer, il se laissa reprendre par sa colère de la matinée : il n'était plus sous la domination douce et bienfaisante de sa femme.

—J'aurais dû être plus carré, exiger d'Héloïse une explication catégorique...

Et, ne pouvant pas dormir, il descendit dans le parc en murmurant :

—Je n'ai pas été assez ferme, aujourd'hui !

Il se promenait depuis une demi-heure, dans une allée très sombre, et il venait de jeter un cigare, dont le parfum avait contribué à le calmer un peu, quand il entendit un bruit discret... on ouvrait une porte de la villa...

Philippe avait supplié la baronne de lui accorder un entretien cette nuit même ; en ce moment, il devait l'attendre à la sortie du parc. Et Héloïse, allait le rejoindre.

L'amiral quitta son allée et marcha brusquement au-devant d'elle.

—Vous, ma chère enfant !

Elle eut à peine une seconde de trouble.

—Mais oui, j'avais besoin de marcher un peu, dans cette nuit si parfumée, avant de dormir.

—Permettez-moi de vous servir de cavalier... si toutefois je ne vous gêne pas ?

À la voix ironique de l'amiral, elle devina que son secret avait été surpris ; son cœur se gonfla de rage, elle se sentit à peu près perdue ; pour que son plan réussit jusqu'au bout, il fallait que ses intrigues avec Philippe demeurassent ignorées de son père. Mais, si elle était perdue, du moins elle se vengerait.

—Et vous, mon cher amiral, pourquoi passez-vous votre nuit dehors. Espionneriez-vous quelqu'un ?

—Vous avez deviné, répliqua, d'un ton assez dur, M. de Montmoran. J'espionnais quelqu'un.

—Ah ! fit très tranquillement la baronne.

—Oui, j'ai remarqué, depuis quelque temps, dans ma maison, des allées et venues qui ne me conviennent pas.

—Des domestiques, sans doute ? fit la baronne, essayant de rire.

—Domestiques... ou autres ! Je ne sais pas exactement. Et si vous voulez m'aider à faire le guet ?...

—Je veux bien.

(A suivre.)